

## Voyage vers les sources: Quelques discours féministes sur la nature

Tous les dangers que nous rencontrons à chaque voyage vers les sources.

— Hélène Cixous<sup>1</sup>

### Introduction

Le débat nature/culture est constamment soulevé quand nous commençons à aborder les sujets traitant de la condition des femmes. Ce débat s'avère interminable, insoluble, puisque nous sommes toujours situés/situées dans une culture, que nous ne pouvons pas atteindre un état de « nature pure » ou un pur état de nature. Les anthropologues qui ont particulièrement étudié les rapports nature/culture ont fourni des réflexions pertinentes et des conclusions ouvertes.<sup>2</sup>

Ma propre démarche a évolué principalement autour de la question de la loi naturelle, de ce qu'elle a produit pour les femmes. Je me préparais à la saborder de tous les côtés, quand j'ai découvert que les discours féministes parlaient aussi de la nature. Evidemment, ces discours se réfèrent à l'idée de nature de façons diverses. Il y a d'abord ceux qui critiquent l'imposition d'une idée de nature sur le vécu des femmes, ce qui rejoignait ma première attitude d'attaque. Cependant, j'ai découvert que toute une autre série de discours féministes entreprenait de s'exprimer de façon créatrice sur la nature, comme une reprise en main de nos énergies, de nos dynamismes. Un voyage vers les sources de l'être.

La présente étude montrera dans un premier temps, les coordonnées de la critique du discours de la nature; dans un deuxième temps, les perspectives de création livrées particulièrement par Mary Daly. Ainsi, les discours féministes dégagent des façons d'envisager la nature, différentes de celles transmises par la lignée patriarcale des penseurs et des théologiens moralistes.

### 1 Discours critiques sur la nature

Il faut briser les évidences naturalistes—entreprise que les féministes ont amorcée depuis plusieurs années, et qui devrait constituer un de nos plus solides acquis. Il n'en est rien.

C'est le système patriarcal qui nous pose « différentes » pour justifier notre exploitation, la masquer. C'est lui qui nous impose l'idée d'une « nature », d'une « essence » féminine.<sup>3</sup>

1 Hélène Cixous, *Vivre l'orange* (Paris: Editions des Femmes, 1979), 29.

2 Le texte de Sherry B. Ortner, « Is Female to Male as Nature is to Culture? », in *Woman, Culture & Society*, ed. by M. Z. Rosaldo and L. Lamphere (Stanford, CA: Stanford University Press, 1974), 67-87, est particulièrement bien structuré pour rendre compte du débat nature/culture.

3 « Variations sur des thèmes communs », *Questions féministes* 1 (novembre 1977), 4-5.

### 1.1 Idée de « nature » imposée

Les premiers discours féministes dénonçaient l'assignation d'une nature féminine: « On ne naît pas femme: on le devient, clame Simone de Beauvoir en 1949. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ». <sup>4</sup> Vingt ans plus tard, Mary Daly reprend les énoncés de Simone de Beauvoir et les élabore ainsi:

On ne naît pas homme ou femme: on le devient. Il ne s'agit pas de nier les différences biologiques, mais d'affirmer que les attitudes caractéristiques de l'homme et de la femme sont acquises: elles sont dues à l'éducation et au conditionnement. Aussi la masculinité et la féminité sont le résultat de processus historiques. Ce que l'on nomme « féminité » n'est qu'une situation de fait dans une civilisation donnée. Elle ne se base pas foncièrement sur la biologie, ni sur une essence féminine mystérieuse. <sup>5</sup>

Que l'on ait imposé une idée de « nature » devient de plus en plus évident dans les recherches et les réflexions des féministes. Cette idée de « nature » visait à maintenir un ordre social, dans un contexte économique donné, en tablant sur les fonctions biologiques des femmes et certaines qualités psychologiques qu'elles ont développées dans quelques cultures au cours des siècles. <sup>6</sup>

Collette Guillaumin a montré dans deux articles substantiels, <sup>7</sup> comment l'idée de nature relève d'une pratique du pouvoir et comment un groupe dominant utilise un groupe dominé. Son analyse globale est basée sur le rapport de pouvoir qui est établi dans les relations hommes-femmes, d'où désignation d'un groupe qui approprie, « la classe des hommes », et d'un autre qui est approprié, « la classe des femmes ». L'utilisation du concept « appropriation » structure toutes ses réflexions, une appropriation entendue au sens physique lui-même, puisque c'est la prise en mains de l'unité matérielle de force de travail. Cette appropriation physique, analogue à celle exercée dans l'esclavage, le servage, est appelée « sexage ».

L'appropriation des femmes découle d'un discours de la nature. Celui-ci s'articule autour de l'ancienne idée de nature qui visait à délimiter la fonction d'une chose ou de ce qui est considéré comme chose. « Un objet est toujours à sa place et ce à quoi il sert, il y servira toujours ». <sup>8</sup> L'idée de nature a par la suite trouvé des appuis plus forts avec le développement des sciences qui ont indiqué le déterminisme prévalant dans le monde des « objets » et le déterminisme interne aux objets eux-mêmes. Ainsi s'imposait une prescription du point de vue de la rationalité scientifique socialement proclamée.

4 Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Tome 2 (Paris: Gallimard, 1949), 13.

5 Mary Daly, *Le 2e sexe contesté*, trad. par Suzanne Valles (Montréal: HMH, 1969), 32.

6 Certaines recherches tendent à relativiser ces caractéristiques dites féminines. Au sujet de l'amour maternel, le livre d'Elisabeth Badinter, *L'amour en plus* (Paris: Flammarion, 1980), en est un bon exemple.

7 Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature, (1) L'appropriation des femmes: (2) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, no 2 (février 1978), 5-30 et no 3 (mai 1978), 5-28.

8 Ibid., no 3, 5.

Non seulement a) étant à leur place dans tels rapports sociaux les appropriés devaient y rester (finalisme de la première idée de nature), mais b) ils étaient désormais considérés comme *physiologiquement organisés* (et non plus seulement anatomiquement) en vue de cette place et préparés pour cela *en tant que groupe* (prescription du déterminisme).<sup>9</sup>

Ainsi se dégage aisément l'idéologie naturaliste qui comprend trois éléments: le statut de chose, une pensée d'ordre (système finaliste et téléologique) et une programmation de l'intérieur de la matière vivante (finalité métaphysique). Les êtres n'ont plus qu'à se laisser couler dans cet ordre établi et à correspondre à ce qui est déjà inscrit dans leurs gènes: on passe du « naturel » au « génétique », car l'appropriation est déterminée génétiquement.

Cette idéologie naturaliste est décrétée par le groupe dominant. Tous les humains sont naturels mais certains sont plus naturels que les autres: « ne sont naturels que ceux qui se trouvent dans le groupe dominé de la relation de domination ». <sup>10</sup> La « nature » est représentée de façon dissymétrique selon le sexe. Les groupes dominants ne s'attribuent pas à eux-mêmes de nature, ne se confondent pas avec les éléments de la Nature. Le sexe mâle vit un rapport d'extériorité avec la nature. Par conséquent, l'homme est biologiquement culturel, la femme est biologiquement naturelle. Les femmes sont considérées comme des êtres clos, enfermés dans une nature qu'elles ne peuvent modifier. « Les dominés sont dans la Nature et la subissent, alors que les dominants surgissent de la Nature et l'organisent ». <sup>11</sup> C'est pourquoi « toute initiative politique de la part des appropriées est rejetée, ou durement réprimée ». <sup>12</sup>

Dès qu'elles (les femmes) ouvrent la bouche ce ne peut être qu'une menace venue du fond de la Nature, une menace contre l'entreprise hautement humaine qu'est la société, laquelle appartient aux hommes qui l'ont inventée et la dirigent en la protégeant de toutes les entreprises venues de la menaçante Nature, dont cette espèce spécifique que sont « les femmes ». <sup>13</sup>

L'étude de Colette Guillaumin est un discours sociologique qui démontre comment un groupe dominant (les mâles) s'est approprié pratiquement et contrôle un groupe de dominées (les femmes), en se basant sur une idée de nature. Celle-ci à qui on a donné des appuis métaphysiques, n'est que « l'enregistrement, au fond tout à fait banal, d'un rapport social de fait ». <sup>14</sup> Cependant, elle prend des allures de type prescriptif: « les rapports sociaux étant ce qu'ils sont, ils ne peuvent être autrement, et ils doivent rester identiques ». <sup>15</sup>

## 1.2 *Modèle hiérarchique*

La dissymétrie soulignée par Colette Guillaumin est clairement identifiée par Hélène Cixous comme une hiérarchisation toujours présente. Les différences entre hommes et femmes sont affichées par couples, par

9 Ibid., 10.

10 Ibid., 14.

11 Ibid., 25.

12 Ibid.

13 Ibid., 26.

14 Ibid., 27.

15 Ibid.

couples d'oppositions: « traditionnellement on traite la question de la différence sexuelle en l'accouplant à l'opposition activité/passivité ». <sup>16</sup> Hélène Cixous fait une énumération des « oppositions duelles » pour constater qu'elles se ramènent toujours à une hiérarchie « supérieur/inférieur ».

Où est-elle?

Activité/passivité,

Soleil/Lune,

Culture/Nature,

Jour/Nuit,

Père/mère,

Tête/sentiment,

Intelligible/sensible,

Logos/Pathos.

Forme, convexe, marche, avance, semence, progrès.

Matière, concave, sol—sur lequel s'appuie la marche, réceptacle.

Homme

Femme

Toujours la même métaphore; on la suit, elle nous transporte, sous toutes ses figures, partout où s'organise un discours. Le même fil, ou tresse double, nous conduit, si nous lisons ou parlons, à travers la littérature, la philosophie, la critique, des siècles de représentation, de réflexion.

La pensée a toujours travaillé par opposition.

Parole/Écriture

Haut/Bas

Par oppositions duelles, hiérarchisées. Supérieur/Inférieur.<sup>17</sup>

Cette constante hiérarchisation où l'homme est reconnu comme supérieur et la femme comme inférieure constitue le malaise profond des relations entre hommes et femmes. Elle révèle une non-acceptation des différences, une méconnaissance néfaste de l'autre dans son altérité. Les différences ne sont pas perçues dans leur fécondité, leur interaction stimulante et pleine de défis, mais comme des possibilités de domination et de subordination. Hélène Cixous affirme que, dans cette situation hiérarchique, tous sont perdants. « Le phallogentrisme est l'ennemi. *De tous*. Les hommes ont à y perdre, autrement mais aussi gravement que les femmes. Et il est temps de transformer. D'inventer l'autre histoire ». <sup>18</sup>

Les discours féministes remettent en cause une idée de « nature » figée, imposée aux femmes par un pouvoir dominateur. Ils dénoncent la constante mise en subordination qu'elle entraîne, l'état de passivité, de soumission qui limite les dynamismes et empêche la communication et la diffusion des énergies. Ils démasquent le rapport de pouvoir entre hommes et femmes qui sous-tend le discours patriarcal sur la nature.

## 2 Discours créateurs

« Dé-proprietion, dé-personnalisation, parce qu'excédante, démesurée, contradictoire, elle (la puissance féminine) détruit les lois, l'ordre « naturel », elle lève la barre qui sépare le présent du futur, brisant la loi

16 Hélène Cixous et Catherine Clément, *La jeune née* (Coll. 10/18, no 984) (Paris: Union générale d'éditions, 1975), 117.

17 Ibid., 115-16.

18 Ibid., 152.

rigide de l'individuation ». <sup>19</sup> Le voyage vers les sources implique que nous avons à défaire le chemin qui nous a conduites loin du point d'origine. Dans la première partie de cette étude, j'ai indiqué comment quelques discours féministes ont montré la distance imposée aux femmes par la lignée patriarcale, en les tenant loin de leurs sources premières, leurs énergies de femmes. Dans un second temps, je ferai voir comment des discours féministes retrouvent et célèbrent les dynamismes des femmes et comment ils les situent en rapport avec les éléments fondamentaux de la nature.

### 2.1 Retrouver les dynamismes

Mary Daly consacre la troisième étape <sup>20</sup> de son livre *Gyn/Ecology* à annoncer le nouveau temps/espace des femmes. Très significatifs pour mon propos sont les passages où elle traite de « the Enspiriting Self » (le moi s'inspirant) et « the Call of the Wild » (l'appel du sauvage). Le « moi s'inspirant » est celui qui n'est plus possédé par l'esprit patriarcal qui l'a lentement fait expirer. « L'inspirant » (Enspiriting) est un verbe, ce qui est très important pour Mary Daly pour traduire une voix active. « To enspirite is to be an expressive active verb, an Active Voice uttering the Self utterly, in a movement/Journey that spirals outward, inward ». <sup>21</sup> Le « moi s'inspirant » est celui qui respire (breathing), qui est (be-ing). C'est laisser couler dans son être l'énergie qui a été bloquée dans un état de possession et lui permettre de s'exprimer dans « des actes successifs de création ». Le moi féminin crée de nouveaux espaces: sémantique, cognitif, symbolique, psychique, physique.

Le « moi s'inspirant » qui est la première étape de dépossession (de l'esprit patriarcal) se livre dans une seconde étape, nommée l'appel du sauvage ». S'inspirant, retrouvant ses énergies, le moi trouve en lui-même le sauvage, c'est-à-dire un état de nature, qui n'est ni dompté, ni domestiqué, qui résiste au contrôle, à la restriction. Le mot « sauvage » signifie aussi ce qui est extravagant, fantastique, visionnaire, qui n'est pas civilisé, ce qui est barbare. Ce qui est sauvage dévie d'un parcours, d'un but, d'une pratique naturelle ou prévue. C'est le hasard, l'erratique.

Mary Daly donne tous les sens du mot « wild » (sauvage), selon son habitude de se référer au sens premier des mots, à leur étymologie, à leurs significations multiples, pour libérer toute la force de leurs expressions. Ainsi, elle utilise le mot « wild » pour indiquer la reprise de possession de toutes les forces qui sont dans le moi, le contact avec tout ce qui est jaillissement, force, émergence, afin de se défaire de tout ce qui a été restreint, maté, contrôlé. <sup>22</sup>

De la même manière, Mary Daly parle de la « pure luxure » (lust) dans *Notes pour une ontologie du féminisme radical*. <sup>23</sup> Elle dégage d'abord le

19 Ibid., 177-78.

20 Mary Daly, *Gyn/Ecology: The Metaethics of Radical Feminism* (Boston: Beacon Press, 1978). Ce livre est un voyage métapatriarcal, où les première et deuxième étapes dénoncent les mystifications et les cruautés du monde patriarcal.

21 Ibid., 340.

22 Ibid., 343-46.

23 Mary Daly, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, trad. par Michèle Causse (Montréal: L'Intégrale, éditrice, 1982).

mot « lust » de sa signification phallique, violente, qui entraîne la négation des femmes.

Elle (la luxure phallique) est *pure* dans la mesure où elle entend nous purifier de tout accès à notre lieu d'origine (*background*): pays natal, coutumes, traditions. Foncièrement, la luxure phallique est la tentative de nous purifier, nous femmes, et toutes les Etantes farouches et vraiment naturelles, de nos caractéristiques et influences raciales.<sup>24</sup>

Mary Daly montre comment le mot « lust » signifie aussi « vigueur, fertilité (la luxuriance croissante de la terre ou des plantes) », « désir ardent, soif » (M. W.), « ardeur, enthousiasme ». Dans cette seconde série de sens, le mot « lust » signale

la vigueur, le désir, l'intense aspiration qui poussent les femmes indomptables à entreprendre des voyages au-delà de l'Etat de Lubricité.

Premièrement donc, *pure lust* définit l'exultation, l'espoir; l'hilarité, l'accord/l'harmonie cosmiques de ces femmes qui choisissent de s'échapper, de suivre les voies du cœur et de bondir hors de leur condition de servage: en nous liant et nous alliant avec les Eléments, en nous branchant avec l'aura des animaux et des plantes, en nous mettant en communion planétaire avec les étoiles les plus éloignées. Cette luxure est, dans son essence, astrale. Elle est pure passion.<sup>25</sup>

Les textes de Mary Daly regorgent d'une exaltation des dynamismes des femmes, d'une urgence de reprise de contact avec tout ce qui est désir, aspiration chez les femmes. Les mots sont utilisés avec ardeur, avec une force accumulatrice pour déployer la gyn-énergie.

## 2.2 *Se relier avec les éléments fondamentaux de la nature*

Je soutiens que, pour les femmes, choisir l'étante biophysique c'est appartenir à la Race des femmes que j'appellerai aussi Race de l'Etante féminine/élémentale. Car nos racines, à l'instar des animaux et des plantes, des vents et des mers, plongent dans la substance de la Terre. Nos origines sont dans ses éléments. Aussi, quand nous sommes fidèles à notre originalité nous sommes élémentales, c'est-à-dire: « appartenant à, en rapport avec, occasionnées par les grandes forces de la nature » (dictionnaire Merriam-Webster).<sup>26</sup>

« Re-trouver la race originelle » indique la direction poursuivie par Mary Daly. D'une part, elle marque l'état de déracinement subi par les femmes en régime patriarcal: le sentiment d'être « physiquement, mentalement, affectivement séparées de la Race des femmes ». <sup>27</sup> D'autre part, elle engage la « Fureur ontologique » des femmes, i.e., leur « volonté gynergique » de plonger leurs racines dans les éléments fondamentaux de vie.

Mary Daly indiquera l'affiliation des femmes aux quatre éléments de base: la terre, l'eau, le feu, l'air. Elle en parle par l'intermédiaire de symboles, de métaphores, qui permettent d'atteindre le sens profond de la réalité et d'entraîner des transformations de perception. Ainsi, elle se réfère d'abord aux Gnômes (esprits de la Terre), pour signifier l'activité de se re-mémorer les trésors légués par les aïeules terriennes, puis aux Ondines (esprits de l'eau) pour indiquer la dimension vivace, libre en même

24 Ibid., 9.

25 Ibid., 10.

26 Ibid., 6.

27 Ibid., 7.

temps que périlleuse des femmes. Les Salamandres symbolisent l'élément, le feu, qui rappelle les sorcières qui ont subi l'assaut de cet élément et dont l'esprit d'endurance se perpétue aujourd'hui parmi les femmes. Finalement, les Sylphes/Sylphides signifient l'aspect créateur, impétueux, violent de l'air.

Ce recours des femmes aux quatre éléments marque leur lien avec les forces de base, les énergies premières, dont elles se sentent coupées, tenues éloignées par les pères . . . qui ne sont pas des pairs. A travers l'acte d'écrire, les femmes inscrivent des retrouvailles avec certains éléments fondamentaux. Chantal Chawaf traduit bien cette démarche.

Ecrire, retrouver la parole de la terre, la terre illuminée par le ciel, le ciel illuminé par le feu de l'univers, s'enseoiller de ce dont on est dépouillé: de cette nature originelle dont l'homme, dont la femme, il y a des millénaires, nous ont appris à retirer notre nourriture, notre santé et nos forces, en nous donnant les moyens d'agir, de nous développer et d'améliorer notre sort, dans l'immensité du Temps, pourvu que nous unissent la solidarité, l'amour . . . .<sup>28</sup>

La spiritualité féministe introduit également les éléments naturels dans ses célébrations, où le corps est intimement mis en relation avec la terre, l'air, le feu, l'eau.<sup>29</sup>

## Conclusion

« La découverte de la Méta-Etante implique la transformation d'une réalité malheureusement figée, pétrifiée. C'est la libération d'une vie paralysée, emprisonnée, incarcérée dans les matrices/moules de l'être statique ». <sup>30</sup> Les discours féministes ouvrent des perspectives autres pour une nouvelle compréhension du concept « nature ». J'indique ici mes constatations et quelques conséquences.

(1) Les discours féministes dénoncent toute idéologie naturaliste qui donne lieu à un rapport de pouvoir, où un groupe est dominé par un autre, où l'un s'impose supérieur par rapport à un autre jugé inférieur.

(2) Ils rejettent l'aspect figé, statique d'un concept de nature, qui aurait tendance à s'inscrire comme un absolu à travers les différents moments historico-culturels.

(3) Ils désignent une nature, signifiante de dynamismes, libératrice d'énergies, non contrôlée dans son surgissement, afin qu'elle puisse déployer tout son potentiel.

(4) Ils affirment une affiliation certaine avec les éléments fondamentaux porteurs de cette vitalité première, la terre, l'eau, le feu, l'air.

(5) Ils découvrent et célèbrent les sources premières d'énergie, les forces créatrices de la nature.

(6) Ils instaurent une voix active, qui décrie la passivité, la soumission, la résignation à des rôles assignés.

(7) Ils n'inscrivent pas la dichotomie esprit/matière qui s'avère complètement inadéquate, dépassée. « C'est dépasser la fausse dichotomie entre esprit et matière, proclamer notre concupiscence pour cette Intégrité

28 Chantal Chawaf, « L'écriture », dans *Chair chaude* (Paris: Mercure de France, 1976), 72.

29 Starhawk, *The Spiral Dance* (New York: Harper & Row, 1979), en fournit de bons exemples.

30 Daly, *Notes*, 13.

originelle de l'Étante dont nous avons été séparées, que nous avons à demi oubliée mais jamais perdue ». <sup>31</sup>

(8) Mary Daly choisit le terme « ontologie » de préférence à celui de « métaphysique », pour indiquer qu'elle n'entend pas dépasser les faits et les choses de la nature, mais plutôt dépasser le non-naturel. <sup>32</sup>

(9) Les discours féministes impliquent l'auto-détermination de l'être des femmes, la reconnaissance de « la source profonde de l'intégrité créatrice des femmes » que Mary Daly appelle la Déesse. <sup>33</sup> Elle ne préfère le terme « Déesse » à celui de « Dieu » qu'en autant qu'il nomme « un verbe actif à la puissance duquel nous participons ». <sup>34</sup>

31 Ibid., 24.

32 Ibid., 13.

33 Daly, *Gyn|Ecology*, 111.

34 Daly, *Notes*, 12.